



Jeanne
Benameur

La patience
des traces

roman

ACTES SUD



Photographie de couverture : © Paul Cupido

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-15991-7

JEANNE BENAMEUR

La Patience
des traces

roman

ACTES SUD

*Imiter le Chinois au cœur limpide et fin
De qui l'extase pure est de peindre la fin
Sur ses tasses de neige à la lune ravie
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie
Transparente, la fleur qu'il a sentie, enfant,
Au filigrane bleu de l'âme se greffant.*

STÉPHANE MALLARMÉ,
"Las de l'amer repos".

Simon est assis dans sa cuisine, seul. Il vient de ramasser les deux parties d'un vieux bol bleu. Une dans chaque main.

Le bol est tombé sans qu'il s'en rende compte. Il lui a échappé des mains.

Maintenant il regarde par la fenêtre. Les deux moitiés ne pèsent pas le même poids.

On peut jouer toute une vie sur quelque chose de brisé. Il en sait quelque chose.

Il abaisse son regard sur la faïence bleue. Le bol a gardé en empreinte des traces plus sombres malgré les lavages. Depuis si longtemps c'est son bol du matin. Celui du premier café. Quand tout dort encore dans la ville et que lui, déjà, veille.

Le bol des pensées qui se cherchent, pas encore arriérées à la journée. La pensée qui flotte, entre sommeil et éveil. La concentration dont il aura besoin qui prend naissance là. Dans cet entre-deux. Aucun nom encore dans la tête. Aucun cas précis. La couleur du ciel qui apparaît peu à peu, la sensation du froid ou du chaud sous la plante de ses pieds. C'est toujours le même bol entre ses mains, quelle que soit la saison.

Et lui qui songe. Sa liberté du matin.

Après les heures s'enchaînent et les rendez-vous. Drôle de mot quand on y pense. Qui se rend ? et à quoi ? sur ce divan chacun prend le chemin qu'il peut. Et lui, dans son fauteuil, yeux mi-clos ou scrutateurs soudain, il écoute.

Il va partir. Quitter la ville qu'il aime depuis l'enfance.

Son doigt effleure le bord râpeux à l'endroit où la céramique a cédé, comme on caresse le sillon où le collier de l'animal domestique a comprimé le pelage. Il est grand temps. Il pense aux pieds bandés des Chinoises. C'est douloureux quand on laisse le sang circuler à nouveau paraît-il.

Pour la délivrance il faut toujours payer le prix.

Il remet les deux faces l'une contre l'autre. Voilà. C'est parfait. Le bol réapparaît. En apparence, rien ne manque. Mais lui, il connaît la cassure. Il suit des yeux la ligne qui prive désormais l'objet de son utilité. Ce n'est plus un bol. Rien que de la faïence brisée. Retournés à la matière, même les objets peuvent perdre leur sens.

Simon pose les deux morceaux sur la table de la cuisine puis il fait le geste de les tenir encore entre ses mains. Dans le vide. Le bout de ses doigts se rejoint autour d'une forme qui n'existe plus. Il pense aux mains qui se joignent pour prier. Il n'a jamais pu.

Il revoit alors une fleur délicate de bougainvillier, rose tendre, balayée par le vent sur une terrasse. C'était il y a des années et le souvenir est pourtant si vif. Il l'avait suivie du regard longtemps

avant de la ramasser. Elle doit toujours être dans un de ses livres. Mais la couleur... Déjà sur la terrasse, sans le bleu cru du ciel en arrière-plan, elle perdait son éclat.

Il a tout mis en place pour partir. Depuis des mois il ne prend plus de nouveaux patients. Poursuivre la route avec quelques-uns, jusqu'au terme, les rendez-vous bloqués sur trois jours. Pour deux ou trois autres, indiquer des confrères. Maintenant ça touche à sa fin.

Il est libre. Presque. C'est dans le "presque" que tout se joue. Toujours.

Il suffit parfois d'un bol qui échappe. Ça va s'accélérer.

Il regarde ses mains.

Les mots, ça suffit.

Il a tenu assez longtemps la place de celui qui se tait pour permettre aux autres la parole. Lui, il a toujours cru au silence.

Il laisse ses doigts effleurer chacune des deux parties du bol. Deux choses singulières maintenant. À explorer séparément.

Adam et Ève.

Avant la chute, il les a toujours imaginés aimants, silencieux, tout à la joie sans alphabet du corps nu.

C'est si rare dans une vie.

Mais on ne sait pas s'en contenter, n'est-ce pas ? Non, il faut y mettre des mots. Et le paradis des corps silencieux et nus, c'est fini.

La pomme, c'est l'alphabet. Et on l'a tous mangée.

Simon sent remonter une vieille rage.
Le premier cri de celui qui vient au monde c'est
la première trahison du silence. Et c'est parti...

C'est de ça dont on vient se guérir sur son divan ?
Et lui, qui le guérira ?

S'il prend à nouveau chacune des deux parties
du bol, qu'il les laisse tomber, volontairement cette
fois, des fragments nouveaux, des formes nouvelles
apparaîtront. La chute, c'est fertile. La rupture crée.
Il en sait quelque chose, oui. Il est payé pour ça.
Et il en est fatigué.

Il a besoin de commencer un autre chemin.
Le langage comme mal et comme remède, il a
arpenté.

Pourtant il croit toujours en la parole. Il aimerait
mieux ne pas comme Bartleby. S'il était peintre ou
musicien ce serait différent. Mais non, lui c'est le
langage. Il hausse les épaules. A-t-il choisi ?

Peu à peu, il a appris à écouter chacun de ses
patients comme on écoute un chant.

Un long poème balbutiant.

Lui seul pour en saisir le rythme. Avec pour unique
outil le silence. Peu à peu il a appris à entendre quand
quelque chose cherchait à venir, d'une séance à l'autre.
Il a aidé au miracle laborieux du lien qui s'élabore.

Sentir qu'un patient commence à se dépouiller
des faux-semblants, ça c'est quelque chose.

On entre dans sa propre histoire pieds nus, tou-
jours.

Lui, il a été là pour ça. Humblement.

Les pierres sur le chemin, il n'avait pas le pouvoir de les écarter. Juste d'être là et d'accompagner la joie l'inquiétude la souffrance... tout le panel. Garder courage.

Parfois guider d'un mot, rarement une phrase.

Il a assisté, encore plus rarement, à quelques épiphanies. Quand la parole devient vraiment un acte. Le Verbe. Très rare.

Et toujours de séance en séance, sa présence tenue, garante que tout cela a bien lieu.

Il masse ses reins d'un geste familier. La douleur du dos pour lui rappeler qu'il est resté assis bien trop d'années, immobile.

Il n'aurait jamais pu faire autre chose.

C'est un jour à aller nager longtemps.

Il a l'horaire des marées en tête. Pas avant le début d'après-midi.

Il a le temps d'avancer dans le rangement de ses archives. Il voudrait avoir fini ça avant de partir. Une dernière tentative de mettre en ordre le temps ? Et pourquoi pas, après tout ?

Il jette un œil au ciel, au grand arbre sur la place dont le feuillage ne bouge pas. Pas de vent, pas de vague, c'est un jour à bien nager.

Que sa journée soit rythmée enfin par autre chose que des choses humaines !

Dépendre de l'horaire des marées pour organiser son temps, ça, il ne l'a jamais vécu comme une contrainte.

S'installer à Paris comme les confrères qu'il y retrouve une fois par mois pour leurs séminaires, non. Pourtant il y est né. Dans un coin tranquille du 9^e arrondissement. Mais l'océan, c'est sa patrie choisie. C'était le lieu des vacances d'été. Et toute la ville, c'était son "Château de ma mère". La quitter était un crève-cœur à chaque rentrée. À dix ans, il s'était fait la promesse qu'il reviendrait, qu'il y

vivrait tout son soûl, sans retour imposé. Il a toujours tenu ses promesses. Ou presque.

Il n'aime pas voyager. Ici jusqu'à ces derniers temps, il y avait suffisamment d'horizon pour lui.

Quand il était enfant il avait lu un petit roman policier, Bibliothèque verte, il ne se rappelle plus l'histoire mais seulement un personnage. Un vieux gentleman vénitien qui avait fait le vœu de ne jamais quitter sa ville. La Sérénissime. Comme il avait rêvé sur ce nom. Le vieux Vénitien y avait passé chacun de ses jours, chacune de ses nuits. Ce personnage l'avait fasciné. Décider de ne jamais sortir de sa ville. La trouver suffisante pour toute une vie. Une belle gageure.

Oui mais voilà il ne peut plus reculer. Il a tout seul lancé la machine. Maintenant il faut partir.

Il s'est installé dans cette maison parce qu'elle a une vue sur la petite place et qu'il aime voir les gens vaquer à leurs occupations quand lui ne fait rien. Ça l'aide à penser.

La maison n'a rien de particulier mais elle est pratique pour la vie qu'il y mène. Il a appris à l'aimer.

Parfois il a peur, s'il la quitte, de ne jamais revenir.

Après tout, qu'est-ce qui l'obligerait à rentrer ? Il y a beau temps que Louise et lui se sont séparés. Ils n'ont même pas eu le temps de faire un enfant. Pourtant il aurait aimé. Au fil des ans, même ce désir-là a lâché. Il n'aurait pas cru.

Il pose un torchon propre, blanc, sur les deux moitiés du bol, pour le protéger de quoi ? et monte dans “sa tour” s’attaquer au tri.

“Sa tour” personne n’y entre. Il y a son bureau en bas où il reçoit les patients mais il a toujours eu besoin d’un “deuxième bureau” pour réfléchir seul, sans toutes les paroles qui flottent bien après que les bouches se sont tues.

En poussant la porte en bois, arrondie, il courbe sa haute taille pour passer. La même phrase dans la tête, à chaque fois. Un vrai psychanalyste est humble parce que c’est l’homme des limites. L’humour a du bon.

Il sourit. Il est toujours d’accord.

Tout son supposé savoir est en creux, mais oui.

Le plein ce n’est pas pour lui.

Le plein c’est pour ceux qui se croient sûrs, ceux qui vivent et meurent sans trop de doute. Il n’a jamais pu les fréquenter.

Lui, il a été un psychanalyste honnête. Pas un faiseur de miracles.

Il s’assoit dans le vieux fauteuil en cuir, son fauteuil de “jeune homme”, celui qu’il utilisait au début de sa carrière. Il l’avait choisi avec en tête sans doute des images romantiques de cabinets d’analystes ou d’écrivains. Il s’est rendu compte à la longue qu’il était trop profond, son corps n’y trouvait pas la bonne posture pour écouter. Soit trop en arrière et il entendait bien la musique des voix mais perdait sa vigilance. Soit le dos très droit pour garder la veille active et ses lombaires le faisaient souffrir.

Il avait changé de fauteuil et allongé ses marches sur les plages de l'île.

Il lève la tête.

Il y a l'aquarelle accrochée au mur, juste à hauteur de son regard. Naïve mais fine, délicate. Il reconnaît la terrasse, le ciel bleu dur, les bougainvilliers. Il la contemple une fois de plus.

Les agendas forment des piles. Certaines sont trop hautes et menacent de perdre l'équilibre. Il les regarde. Par où commencer.

Choisir ce qu'on garde et ce qui n'a plus besoin d'être gardé.

Il avait lu il y a longtemps *Les Gardiens du silence* de Claudie Cachard. Un beau titre. Il le relirait bien. Relire, c'est un luxe. Il va pouvoir se l'offrir.

Tant d'années de sa vie à écouter le mystère de toute vie. À s'en approcher.

Tant d'années pour accepter qu'au fond de toute clarté, l'opaque subsiste. C'est le plus difficile. Pour l'analysant comme pour l'analyste.

On lève une à une les choses tues qui bordent chaque enfance, on traverse les secrets inutiles, on peut à nouveau caresser une cicatrice. Et pour autant on n'a rien résolu. On se retrouve toujours devant le même mystère, le même pour tous, on n'y échappe pas.

Son métier, c'est pour ceux qui ne s'en débarrassent pas en invoquant Dieu ou quelque transcendance bien pratique. Il a été ce serviteur discret qui fait approcher l'énigme de vivre, en se sachant mortel, au plus près. Celui à qui on se confie pour accepter de faire le chemin jusqu'à l'inconnu.

Un Charon pour l'autre rive. Pas la mort encore, non. Juste la fin de la souffrance qui, un jour, a fait pousser la porte du cabinet de l'analyste ; et la venue à une rive d'où l'on voit la vie autrement. Vivable.

Mais c'est une fois cette étape franchie que l'énigme, la vraie, celle qu'on est seul à déchiffrer, vous attend. Qu'est-ce qui fait se lever chaque matin et affronter le jour, travailler, aimer alors qu'on sait que tout cela s'arrêtera. Forcément.

Lui, il aide à débroussailler la route. En plongeant dans les entrailles du familier, du répétitif, il a fait son travail. Tracé les limites du connu.

Reste alors l'inconnu.

C'est jusque-là qu'il a tenté d'accompagner chacun.

Juste derrière, les confins ignorés. Il aime les peintures chinoises anciennes. Chacun doit imaginer ce qui ne se laissera jamais dessiner. Il y a là autre chose, de plus vaste, qu'on ne voit pas.

C'est peut-être ça une analyse réussie après tout. Accepter, au plus profond de soi, qu'on est limité et que pourtant, il y a de l'infini. Inatteignable mais imaginable. I-ma-gi-nable. Elle est là, l'énigme. C'est celle du désir. Tout ce qu'on se cache ne retourne qu'à ce mystère bien plus grand.

Alors qui vive ? La sentinelle peut toujours appeler.

Tout ce qu'on se cache finalement ne retourne qu'à ce mystère bien plus grand.

Simon soupire.

Il faut juste laisser les vieilles mues tomber.

Le bleu ardent, sur la terrasse aux bougainvilliers, là-bas, s'estompait, passait au gris quand le soleil

descendait derrière les montagnes. Après c'était la nuit, mais un autre bleu revenait, on ne savait comment. Un bleu foncé, chaud, inespéré. Comme ils avaient aimé contempler les miracles quotidiens de ce ciel.

Tout cela a continué tout pareil, sans eux.

Et lui, il a continué aussi. Des heures et des heures de sa vie, là, consignées dans ces agendas.

Des rendez-vous avec des inconnus qu'il a côtoyés pendant des années. Lui aussi avait rendez-vous. Avec toujours le même respect pour leur quête. La même estime. Quelle que soit la petitesse ou la banalité de ce qui s'est raconté sur son divan.

Les chemises bourrées de notes, c'était au début. Au fil des années, il s'est contenté d'un mot, d'une impression rapidement notée à la fin d'une séance. Parfois un geste qui a échappé, une jambe qui se détend tout à coup ou une bague qu'on fait tourner machinalement autour d'un doigt. Il a appris à guetter ces menus signes, tout ce qui indique que le mot prononcé alors n'est pas anodin, que peut-être il en masque un autre... que la vraie parole est embusquée là. Il savait que c'était à ça qu'il faudrait revenir à la prochaine séance.

Tout le reste, des reflets dans l'eau.

Tout prendre. Tout détruire. Ce serait une belle façon de trier, tiens.

Enfants, avec Mathieu, ils faisaient des feux sur la plage dans l'île, juste en face de la ville. Des feux pour rien. Pas de poisson à faire cuire, ce n'étaient pas des Robinson, juste deux garçons un peu sauvages qui aimaient regarder les flammes.

Simon n'a pas renoncé à la beauté. Mais la sauvagerie ?

Il reste toujours aussi longtemps, assis contre les rochers, à contempler les vagues. Il ne fait plus de feu.

Il joue aux échecs, dans un café, sur le port, devant un whisky. C'est un rituel. Il en faut bien quelques-uns. Avec le temps, il est devenu bon joueur. Plus jeune, il voulait trop gagner.

Il emportera son jeu d'échecs.

Pourquoi a-t-il gardé la trace de tous ces rendez-vous ?

Tant de voix venues jusqu'à lui. Ah, les voix. Sa mère chantait. Quand elle était seule ou se croyait seule. Lui, il était son unique enfant et il l'écoutait. Tapi dans un coin il arrivait toujours à se faire oublier, alors il pouvait l'écouter. La récompense de son invisibilité. Sa mère avait été veuve tôt. C'était une femme qui n'attirait pas les regards. Une beauté discrète. Mais quand elle chantait, quelque chose se passait. Une vibration dans son corps à elle qui arrivait jusqu'à lui. Il fermait les yeux. La voix de sa mère l'enveloppait et l'emmenait. Où retournait-il alors ? Dans quelle grotte ? Dans quelle opacité perdue ? Son goût pour le chant baroque, il le lui doit. Et la nostalgie.

Il sait si bien la reconnaître chez chacun de ses patients. On y arrive toujours, au paradis perdu. Combien de pas faut-il et quel épuisement pour enfin comprendre.

Ses épiphanies à lui c'est quand il retrouve, à l'intérieur de son propre corps d'homme, la vibration

d'un autre corps. Et lui alors vibrant à l'unisson. Inexplicable.

C'est toujours par la voix d'une femme que cela a lieu.

Il aurait épousé Louise rien que pour ça. Parce qu'elle avait quand elle entrait dans la jouissance, cette vibration merveilleuse, d'une douceur infinie. Pour lui, une femme, c'était ça. Et elle l'emmenait dans son chant. Il était transporté dans les confins ignorés. Dans une brume, un ailleurs. Sans sortir de la chambre.

Et puis tout ça a été foulé aux pieds. Un beau gâchis. Plus rien de possible entre eux. Perdu, le miracle du bleu. Plus de nuits enchantées. Il ne pouvait pas pardonner.

Peu à peu, avec les années, il a repensé à Louise plus doucement. Le souvenir enjambait la douleur, remontait en amont et il retrouvait Louise l'intrépide, l'amie d'enfance. Celle qui les accompagnait, Mathieu et lui, celle qui nageait, courait avec eux. La petite fille têtue, l'adolescente douce et effrontée. Il a gommé la femme, la découverte de son chant. Ça valait mieux.

Parce que lui, tout lui glisse entre les doigts. Il ne sait rien retenir. Même pas un vieux bol bleu.

Il pose la nuque contre le dossier du fauteuil, regarde le plafond.

Il a gardé toutes ces années une aquarelle et un bol. L'aquarelle c'était Louise. Le bol, Mathieu.

Tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Des années que ça ne l'a pas harponné comme ça. Il suffit d'un bol qui vous glisse des mains.